

XYZ. La revue de la nouvelle



La rupture III La couleur de ton oeil

Daniel Pigeon

Numéro 75, automne 2003

Couleurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pigeon, D. (2003). La rupture III : la couleur de ton oeil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 49–50.

La rupture III (la couleur de ton œil)

Daniel Pigeon

J'ai toujours aimé la musique, tu te rappelles ?
Ce soir encore, j'écoute les variations du troisième quatuor à cordes de Rochberg et je songe à toi, à nous deux, à ce que tu sais de moi et à ce que je n'apprendrai jamais de toi.

Les violons s'attristent, et l'alto gémit, pourtant je perçois le silence *derrière* la musique, délicat frémissement de ce que pourrait être ta voix, ton souffle, tes lèvres humides. Et la couleur de ton œil.

Les images reviennent et repartent, papillonnent, tourbillonnent et fragiles, sous ce ciel de plomb, nos mains enlacées, à Lisbonne, tandis que le château São Jorge se foutait de nous, là-haut sur sa colline. Est-ce à ce moment que je t'ai juré mon amour ? À Vienne ? Ou plutôt à Barcelone, alors que nous fre-donnions notre quiétude sur les frénétiques *Ramblas* ?

Il m'est impossible de me souvenir maintenant, ici, dans ma solitude d'homme vulnérable, et le mouvement se poursuit, alors que la crainte demeure, augmente, s'intensifie, à mesure que le tempo s'accélère, et la chute. Je sais. Il est trop tard désormais.

C'est pourtant à Buenos Aires, lors de notre premier voyage ensemble, rendu possible à force de labeur et d'économies, que je me suis impatienté contre toi, n'est-ce pas ? Je crois que c'est à ce moment que tout a commencé à me glisser des mains. J'ai replié les doigts dans l'espoir de retenir ce qui m'échappait, ce que je désirais ardemment, ce qui pourtant s'effritait et se faufilait entre mes phalanges écrasées.

À partir de ce moment, j'ai gardé la tête froide, la pupille dilatée, redoutant le pire, épiant ma propre peur, les poings serrés.

Je remets le disque encore une fois. Le ronflement du violoncelle cherche maintenant à me faire oublier, à m'éloigner de moi-même, de ce que j'ai fait, de ce que tu n'as pas répondu.

Et tous ces lieux, ces voyages, ces odysées odorantes qui n'auront servi qu'à nous écarter l'un de l'autre. Car c'est bien ici

que je t'ai frappée, n'est-ce pas ? Ici, dans notre propre maison, à côté du canapé ; oui, ici, près de ton arcade sourcilière, alors que tournait ce disque, ce disque qui m'étourdit maintenant, ce carrousel infernal qui me donne la nausée, et ce vase renversé, ce verre brisé, ce poing vengeur : mon poing vengeur qui s'est abattu sur ton visage. Et ton œil rougi, tuméfié.

Tu me manques, et je ne veux pas que tu reviennes.